

## Vincent Van Gogh 1853-1890

Claire Gravel

Volume 34, Number 138, March–Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53782ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Gravel, C. (1990). Vincent Van Gogh 1853-1890. *Vie des arts*, 34(138), 58–59.

# Vincent VAN GOGH



1 8 5 3

1 8 9 0



*Autoportrait, 1889.*  
Huile sur toile; 65 x 54 cm.  
Paris, Musée National du Louvre.

*Claire Gravel*

«Le jour viendra, écrivait Vincent Van Gogh deux ans avant sa mort, où l'on verra que cela vaut plus que le simple prix de la couleur.» Après une crise, un an plus tard, il est moins optimiste: «... plus la santé revient au normal, plus j'ai la tête capable à raisonner très froidement, plus faire de la peinture qui nous coûte et ne rapporte rien, même pas le prix de revient, me semble comme une folie, une chose tout à fait contre la raison. Alors je me sens tout triste et le mal est qu'il est à mon âge bigrement difficile de recommencer autre chose.» (...) «Si je m'étais borné à vendre des tableaux, j'aurais mieux fait.»

Redoutant de perdre l'appui financier de son frère Théo, convaincu d'être devenu pour lui une charge insupportable, il se tire un coup de révolver dans le ventre. Il avait déjà tenté d'en finir en avalant les plus toxiques de ses couleurs. Il était si fermement déterminé à «aller rejoindre les étoiles» que, lorsque le docteur Gachet lui apprend qu'il pourrait survivre, il répond «Alors, je devrai recommencer.»

Cette année, les Pays-Bas fêtent le 100<sup>e</sup> anniversaire de sa mort avec somptuosité, et ses œuvres atteignent le demi-milliard de dollars. Au «menu Van Gogh» d'un restaurant hollandais, on trouve des pommes de terres fourrées au caviar, tout de même plus appétissantes que les cafards dans la nourriture de l'asile de Saint-Rémy. «J'en veux parfois à cette sale peinture», écrit-il, en 86. Il accuse celle-ci de le faire mourir: ailleurs, il avoue s'y accrocher de toutes ses forces pour ne pas sombrer.



La Nuit étoilée, 1889.  
Huile sur toile; 73 x 92 cm.

*Champ de blé aux corbeaux*, peint à Auvers, en juillet 1890, situe le peintre à une croisée des chemins. La perspective montante avale les routes et se projette sur nous. Dans le ciel qui noircit, une nuée de corbeaux glissent presque latéralement, s'empêtrant les ailes dans le jaune du blé, dans le bleu du ciel et dans un de ces nuages sphériques qui ressemblent à des lunes. Réduits à l'état de signes, les oiseaux planent comme une menace dans ce paysage plat que le peintre transforme par des coups de pinceaux frénétiques, chargés d'une couleur épaisse et brute, en une vision cosmique.

Dans les derniers temps, Van Gogh peignait parfois plus d'un tableau par jour. A ce rythme, on pourrait croire que les images se soient simplifiées. Au contraire, la tessiture des touches est plus enchevêtrée que jamais. Jusqu'au ciel, qui est peint avec une furie grandis-

sante, comme son propre visage, et il est tentant de voir dans le *Champ de blé aux corbeaux*, que l'on dit être son dernier tableau, son dernier portrait, les yeux pleins de nuages, déjà rivés sur l'au-delà, les chemins figurant sa barbe rousse. La crête des blés mûrs, cette douloureuse démarcation, on la retrouve dans le jaune éblouissant du *Café de nuit*, de 1888, et l'horizon rouge sang de l'*Autoportrait à l'oreille coupée*, de 1889, séparant le monde réel, si néfaste à l'artiste qui voit dans la moisson l'inscription même de la mort, de l'autre, celui des puissances supérieures qui l'entraînent irrésistiblement. Les corbeaux semblent surgir des blés pour disparaître dans l'azur. Quand au chemin du centre, s'il s'étrangle dans la mer dorée, c'est pour mieux se prolonger dans le ciel où il dessine un passage laiteux. Les œuvres de la fin, *Cyprès Saint-Rémy* et surtout *Route avec cyprès et étoiles* décrivent cette hiérophanie: les jeunes filles de Saint-Rémy et les paysans d'Auvers sont assimilés aux troncs des arbres gigantesques dont la cime se perd dans le firmament, comme le chemin du *Champ de blé aux corbeaux*. Mais ici Van Gogh ne lutte plus: si, auparavant, les cyprès damaient le pion au ciel, celui-ci maintenant pèse comme un couvercle sur les mouvements de la terre et, des trois chemins, le peintre a choisi celui que lui indique le vol des oiseaux.

Ce jour-là, il était sorti avec son chevalet et un revolver. L'historien d'art Wallace rapporte qu'il l'aurait emprunté en prétextant vouloir tirer sur les corbeaux. Il était en train de peindre ses meilleurs tableaux. Il venait, pour la première fois de sa vie, d'en vendre un. Et un jeune critique, Albert Aurier, avait tracé un portrait louangeur de son œuvre dans le *Mercure de France*. Trop tard.

Les œuvres d'art sont des énigmes. Leur mystérieux silence l'emporte sur le chassé-croisé des lectures qu'elles suscitent. L'œuvre de Van Gogh, ce qu'elle affirme dans la brillance de sa couleur, elle le nie aussitôt dans le caractère tragique de sa composition. Cent ans après, elle nous parle toujours de ce même espoir violent qui ressemble tant au désespoir. ■